

Jean Schillinger, Philippe Alexandre (dir.), Le Barbare. Images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne, Bern, Berlin, Bruxelles et al. (Peter Lang) 2008, X–376 S., ISBN 978-3-03911-473-3, EUR 65,00.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Gonthier-Louis Fink, Sarrebruck/Strasbourg

Vu les publications universitaires consacrées au barbare ou au sauvage depuis quelques décennies, on doit conclure que le sujet est à l'ordre du jour. C'est dans ce contexte que se situe le volume édité par Jean Schillinger et Philippe Alexandre, qui réunit les contributions du colloque tenu à Nancy en mars 2006. Loin d'être gênés par les publications des dernières années, que les auteurs ne pouvaient d'ailleurs guère connaître, ils les complètent sur bien des points. Conscients que »les représentations négatives attachées à la ›barbarie‹ s'affirmèrent tout au long de l'histoire«, ils présentent différents discours sur le barbare tenus par les Européens, de l'Antiquité à l'époque contemporaine.

Naturellement avec les vingt contributions du colloque, les éditeurs n'ont pas la prétention de présenter une histoire suivie des discours européens sur le barbare. Elles se limitent d'ailleurs aux principaux moments où la France, l'Italie et l'Allemagne se voient confrontées à la question ainsi qu'à des excursions dans quelques pays limitrophes ou dans l'historiographie franco-allemande, moins directement liés au problème. Mais dans l'excellente introduction du présent volume Jean Schillinger et Philippe Alexandre nous font oublier ces nécessaires lacunes en passant rapidement en revue les grandes phases du discours sur le barbare et les thèmes qui y sont liés, sans oublier l'instrumentalisation à laquelle cette figure a parfois dû se prêter au cours de l'histoire. Pour finir, ils soulignent que »la modernité avait aussi sa barbarie«, d'une part par la remise en question de la civilisation qui, par ses excès et sa technicité, favorisait la régression vers la barbarie, de l'autre parce que les guerres européennes, les haines mutuelles et les massacres constituaient »un retour à la barbarie«. De cette façon ils éclairent les différentes contributions et leur fournissent un cadre, historique et thématique, qui marque la place où situer les réflexions des colloquants.

Après d'intéressantes remarques du psychanalyste Joël Bernat sur le rôle de la frontière, qui permet de localiser l'altérité qui nous effraie et, en le nommant, de projeter le Barbare en dehors de nous, René Hodot et Patrick Jouin abordent l'Antiquité. On peut cependant regretter que la période classique fasse si rapidement place à la période romaine avec l'analyse, surtout linguistique, de Plutarque et de Lucien de Samosate, lequel, parfait hellénisant mais conscient de son origine barbare, se complaît dans une chatoyante et ironique ambiguïté. Émilie Ndiaye complète utilement ce chapitre en étudiant l'origine des images phobiques du Germain, transmises par César et Tacite. Pendant que César, selon le contexte, lui associe différents sèmes négatifs (férocité, vanité, idiome incompréhensible), Tacite, de la »Germania« aux »Annales«, instrumentalise l'ambiguïté du barbare germain, le présentant aux Romains tantôt comme menaçant et violent, tantôt comme modèle de simplicité et de moralité. On regrettera peut-être l'absence d'une contribution sur les croisades, mais avec la littérature médiévale Patrick Del Duca présente un intéressant intermède dans la tradition du

dialogue antique sur le barbare, car il adapte l'antinomie traditionnelle au monde chrétien en opposant le chevalier au sauvage. Celui-ci n'est cependant pas nécessairement un étranger. Grâce à des exemples tirés d'auteurs français et allemands, Patrick Del Duca montre la régression du chevalier (Ivain) ou des pénitents (Grégoire, Marie l'Égyptienne) en sauvage, mi-homme, mi-bête. Au terme d'un processus d'acculturation ou d'une pénitence les uns et les autres peuvent cependant être réintégrés dans la société.

Avec les humanistes et la redécouverte de la »Germania« de Tacite, l'Antiquité joue de nouveau un rôle important, altéré cependant par la polémique avec les humanistes italiens, qui actualisaient les stéréotypes phobiques des Germains et regardaient leurs confrères d'outre-mont comme des barbares incultes. Grâce à des exemples empruntés à Celtis, Hutten et Frischlin, Jean Schillinger fait bien ressortir que pendant près de cent ans le thème du barbare est fonction de la polémique germano-italienne. Stimulés par les attaques, les humanistes allemands se raidissent dans leur nationalisme et font ressortir l'excellence de leur latin, le niveau culturel de leurs villes et les vertus des Allemands, pour les opposer à l'immoralité et au luxe des Italiens et du Vatican. Les vrais Barbares étaient donc les Italiens, d'autant plus que, considérant le latin comme critère de civilisation, Frischlin et Celtis trouvait celui qui pratiquait l'Église bien barbare. Jean Schillinger n'oublie cependant pas les ambiguïtés et les contradictions de cette défense et illustration de la culture de l'Allemagne, car, soucieux de revaloriser aussi le passé germanique à la suite de Tacite, les humanistes réhabilitaient en même temps le *furor teutonicus*, pourtant à l'origine de la barbarisation des Germains.

Après la réaction des humanistes allemands l'appel de Machiavel à libérer l'Italie des barbares envahisseurs, repris à la fin du XVIII^e siècle sous une forme édulcorée par Vittorio Alfieri dans »Du prince et des lettres«, présente pour ainsi dire l'autre face de la vision croisée du barbare à la Renaissance. Puis Bruno Toppan évoque le changement apporté par le romantisme italien et par Manzoni qui, dans le drame »Adelchi« et dans »I promessi sposi« explore l'histoire des Lombards, »que la tradition avait toujours considérés comme »barbares« , mais qui, mélangés aux Romains décadents, s'étaient civilisés. Bruno Toppan reconnaît certes que le terme de barbare avait à peu près disparu des textes, mais voit dans cette réhabilitation des Lombards la »revanche du barbare«. Certes, avec la découverte du nouveau monde, vue ici cependant non à travers le XVI^e, mais grâce à des documents du XVIII^e siècle, l'optique a doublement changé: S'appuyant sur les rapports de quatre jésuites autrichiens, dont le père Dobrizhoffer, qui explore les mœurs et croyances des Abipons, Françoise Knopper montre que la traditionnelle antonymie est presque renversée: les barbares sont non plus les Indiens des »réductions« du Paraguay, car ils ont été évangélisés et civilisés selon les critères des Jésuites, mais les colons et les esclavagistes espagnols, qui voient dans les Indiens des sauvages frustes et cannibales pour légitimer leur exploitation. Roland Krebs, qui, dans un exposé riche et nuancé, étudie la relation 'philosophique' du voyage de Cook, faite par G. Forster, souligne comment, étudiant la notion de nature, de culture et de civilisation, cet ethnographe entrevoit leur relativité et, face à la misère du Fuégien, qui »ne sait pas même se protéger du froid«, reconnaît les avantages de la civilisation matérielle, ce qui amène Roland Krebs à dénoncer l'absurdité des

»affirmations d'un Rousseau sur le bonheur dans l'état de nature« (p. 160). Il remarque par contre qu'à propos des peuples primitifs Forster ne parle ni de sauvage ni de barbare et qu'il reconnaît que, par ignorance des moeurs des insulaires, les Européens étaient parfois responsables des conflits qui les opposait à eux, d'autant plus que le »développement de la civilisation matérielle« ne s'était pas toujours accompagné d'un progrès de la culture morale, si bien que, comme Tacite, Krebs estime avec Forster que les Européens pourraient parfois s'inspirer de la »supériorité des principes moraux des primitifs« (p. 170).

Comme il ressort des articles de Gérard Laudin sur »l'intégration de la barbarie à la civilisation d'Iselin à Hölderlin« et de Konrad Harrer sur »la barbarie chez Kleist«, la confrontation avec les thèses de Rousseau concernant la critique de la civilisation et l'état de nature a dominé une bonne partie des lettres allemandes de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle. Ainsi le riche article de Gérard Laudin, plus érudit que rigoureux, montre les deux aspects de la réception, approbation et adaptation des thèses par Schiller et Hölderlin, rejet des illusions du citoyen de Genève par Iselin et Adelung qui, dans l'esprit de l'»Aufklärung«, esquissent, grâce à la métaphore des âges de la vie, le perfectionnement progressif de l'humanité, de l'homme primitif jusqu'à un haut degré de civilisation, optimisme que la Terreur, en révélant une »barbarie intérieure à la civilisation«, va remettre en question. Kleist devait naturellement occuper une place de choix dans ce volume. En passant en revue différentes œuvres de cet écrivain, Konrad Harrer montre bien que la raison, les lois de la société ou l'organisation viciée du monde dénaturent l'homme et libèrent ses forces destructrices. Certes, avec »Le Prince de Homburg«, Kleist revalorise les exigences de l'État, mais peut-on dire qu'il y a un renversement complet de l'interprétation de la barbarie? N'a-t-elle pas toujours été intérieure aussi? Le changement, c'est plutôt que dans »Le Prince« le héros arrive à »l'expulser«. C. Jenn, elle, se concentre sur l'interprétation de la »Hermannschlacht« de Kleist et de celle de Grabbe. Mais plutôt que d'analyser le texte et de tenir compte du locuteur, elle a tendance à l'interpréter en fonction de son idéologie.

S'inspirant de Todorov, »La conquête de l'Amérique«, qui dénonce la colonisation barbare des Espagnols, elle pense retrouver les mêmes procédés chez les Romains. Elle sait bien que Hermann est »avant tout le grand manipulateur« (p. 222), mais elle en minimise les conséquences et estime que ce sont les Romains et non Hermann qui finissent par transformer les Germains en barbares et provoquent la métamorphose de Thusnelda en louve sanguinaire.

Au fur et à mesure que nous sommes confrontés à l'histoire et à la littérature contemporaines, ce sont des variations sur le thème »Les barbares sont parmi nous«. Cela ressort bien de l'article de Philippe Alexandre qui analyse le roman »Die Waffen nieder!« (1885) de Bertha von Suttner. Comme ce best-seller de l'époque est largement autobiographique, il l'éclaire grâce à l'action de cette pacifiste qui tend à ses contemporains un »miroir dans lequel apparaît l'autre visage de la civilisation, la barbarie«, d'autant que, loin d'ennoblir l'homme, comme l'annonce la propagande, la guerre le déshumanise.

Courageuse, la pacifiste croit par moments pouvoir vaincre le mal, mais, finalement, elle doit reconnaître que la barbarie est inhérente à la civilisation moderne. L'intéressant article d'Eberhard

Demm en apporte une autre preuve en confrontant »l'image de l'ennemi dans la propagande allemande et alliée pendant la première guerre mondiale«. Cela lui permet de montrer que la tradition germanophobe de la critique française profite de l'occasion pour dénoncer la barbarie des Allemands qui, eux, seraient plus retenus pour les Français, sauf, traduction du préjugé racial, en ce qui concerne les troupes de Noirs. Il eût été intéressant, grâce à une investigation historique plus poussée, de confronter la propagande avec la réalité. À défaut d'une rapide synthèse, Eberhard Demm évoque des crimes effectivement commis par les troupes allemandes en Belgique et, par les Français, durant la guerre, comme pour mieux équilibrer les charges de part et d'autre.

Manifestement, même au XX^e siècle, on continuait parfois à traiter le voisin de barbare et ceci à l'intérieur de l'Europe. Voilà ce que nous rappelle Stanislaw Fiszer en présentant Witold Gombrowicz et Zbigniew Herbert, deux importants écrivains polonais, qui, pour cette raison même éprouvaient le besoin de se mesurer à l'Occident. Mis au pluriel, le titre »deux 'barbares' dans le jardin de la civilisation occidentale« rappelle en même temps celui que, par autodérision, Herbert avait donné à sa poétique exploration des chefs d'œuvres de l'Europe du Sud. Tout en rendant hommage aux monuments du passé, le poète est hanté par le souvenir de la barbarie passée, dont ils sont également les témoins. Stanislaw Fiszer présente ainsi un chatoyant dialogue des civilisations, plein d'ironie au deuxième degré et d'amères oxymorons. Gombrowicz par contre »révise« la culture occidentale, en exaltant le renversement des valeurs et, pour compenser le décri de la culture polonaise, il va jusqu'à réhabiliter la barbarie, promesse de vie et d'énergie face à une civilisation pétrifiée, exsangue.

Et c'est »la guerre entre civilisations et son point d'aboutissement, l'extermination d'un peuple«, qu'évoque Marie-France Rouart en établissant un parallèle entre »Die vierzig Tage des Musa Dagh« (1933) de F. Werfel et »Clea« (1957–1960), le dernier roman du prisme »Alexandria-Quartett« de L. Durrell. Bien que la différence entre les deux romans soit grande, puisque le premier est centré sur la lutte contre l'extermination du peuple arménien par les Turcs, tandis que le dernier évoque la troublante société cosmopolite de la ville d'Alexandrie de 1940, menacée par les bombardements allemands, ce parallèle lui permet d'éclairer certains aspects de »Clea«, généralement négligés par la critique. En suivant l'évolution de Günter Weisenborn, Nadine Willmann montre que la notion de barbare était devenue trop ambivalente pour ne pas pouvoir être instrumentalisée au service des différentes causes que, du roman de jeunesse »Barbaren« (1931) à son œuvre d'après 1945, cet écrivain marxisant défendait ou condamnait. À une époque où la culture paraît »la complice de la barbarie«, Françoise Lartillot cherche à montrer ce que la postmodernité peut encore apporter »à la figure du barbare« grâce à l'œuvre d'Evelyne Schlag, notamment le roman »Beim Hüter des Schattens« (1984), dans lequel la crise du souvenir produit une démultiplication de la figure du barbare qui semble s'annihiler de même que son opposé, l'homme de culture. Et dans ses cours de poétique à l'université de Graz (1993), la poétesse donne comme un concentré de toutes les utopies anti-barbares développées au cours de l'histoire de la culture européenne. Puis, grâce à des poèmes tirés de »Brauchst du den Schlaf dieser Nacht« (2002), Françoise Lartillot réfute l'idée que la culture pourrait faire pièce à la barbarie.